

Usages de drogues et pratiques d'injection dans les espaces festifs à Paris : évolution et caractéristiques en 2007 (TREND)

Sandrine Halfen, Isabelle Grémy, ORS Ile-de-France

L'Observatoire français des drogues et des toxicomanies a mis en place depuis 1999 un dispositif national intitulé TREND, Tendances récentes et nouvelles drogues, visant à repérer les nouvelles tendances de consommation de drogues.

Pour la sixième année consécutive, l'Observatoire régional de santé d'Ile-de-France a assuré la coordination du site parisien TREND en 2007.

Deux espaces d'observation sont privilégiés : l'espace urbain et l'espace festif. L'espace urbain concerne, pour l'essentiel, des personnes rencontrées dans les Centres d'accueil et d'accompagnement à la réduction des risques des usagers de drogues, CAARUD, (« boutiques » et programmes d'échange de seringues), ainsi que dans des lieux « ouverts » tels que la rue et les squats. L'espace festif désigne les lieux dans lesquels se déroulent des événements festifs, que ceux-ci soient commerciaux (clubs, discothèques, bars, concerts, soirées, etc.) ou non (free parties, teknivals, squats artistiques). Ces lieux relèvent de différentes cultures musicales, mais les musiques électroniques sont prédominantes.

Cette plaquette présente les observations relatives à l'une des thématiques approfondies en 2007 relative à l'évolution des pratiques d'injection dans les espaces festifs.

Le dispositif TREND a pour objectif de fournir, en complément d'autres dispositifs existants, des éléments de connaissance sur les phénomènes émergents liés aux drogues. Ces éléments doivent permettre de disposer d'informations précoces, afin d'élaborer des réponses rapides en termes de décisions publiques, d'activité ou de comportement des usagers.

Outre la veille documentaire, les outils, essentiellement de type qualitatif, utilisés par le dispositif TREND à Paris sont les suivants :

- l'observation ethnographique des usages dans l'espace urbain (conduite en 2007 par Guillaume Pfaus) et l'espace festif (conduite en 2007 par Charles Galand) ;
- la réalisation d'un groupe focal réunissant des professionnels de santé et d'un groupe focal réunissant des fonctionnaires de police ;
- une enquête, basée sur un questionnaire qualitatif, auprès d'équipes en charge de structures de réduction des risques, dans les espaces urbains et festifs. A Paris, ces structures sont Aides, A.S.U.D., Beaurepaire, Ego, Nova Dona, Sida paroles/Lapin Vert et Step.

Nous remercions vivement tous les partenaires du dispositif pour leur précieuse et fidèle collaboration.

Eléments de contexte sur l'usage de la voie injectable

Afin de mieux comprendre l'évolution récente et les caractéristiques des pratiques d'injection dans les espaces festifs, il apparaît nécessaire de resituer celles-ci dans le contexte plus large de l'usage de la voie injectable chez les usagers de drogues au cours de ces dix dernières années.

La mise à disposition des traitements de substitution aux opiacés, méthadone en 1995 et buprénorphine haut dosage (BHD) en 1996, c'est-à-dire durant le pic de l'épidémie de sida en France, a conduit de nombreux usagers d'opiacés à s'engager dans une démarche de soins. Ceci a entraîné une baisse importante de l'usage de l'héroïne en France et, par conséquent, du recours à la voie injectable qui était le principal mode d'administration de ce produit. Néanmoins, certains anciens usagers d'héroïne auraient adopté l'usage de la BHD sans renoncer à la pratique de l'injection, avec des complications sanitaires parfois très graves. De plus, l'apparition du crack de rue, dans la première moitié des années

quatre-vingt dix, a révélé une spécificité française dans le mode d'usage parfois intraveineux de cette drogue, dont le mode habituel d'administration est fumé. L'injection de la BHD et du crack, parmi les anciens usagers d'héroïne, semble avoir progressivement diminué, comme le soulignent les professionnels de la réduction des risques rencontrés dans le cadre du dispositif TREND Paris. Depuis quelques années, ces mêmes professionnels notent que les pratiques d'injection tendent à gagner en importance parmi d'autres catégories d'usagers de drogues, principalement parmi des groupes de jeunes punks, *travellers* ou personnes issues du milieu techno. Il est aussi noté, depuis environ cinq ans, l'arrivée, dans les programmes d'échange de seringues, d'usagers injecteurs d'opiacés originaires d'Europe de l'Est ainsi que de Chine. Cette hausse observée des pratiques d'injection pourrait n'être que la conséquence d'une meilleure visibilité de ces populations dans les structures.

Contextes des consommations injectées dans les espaces festifs et produits consommés

Des pratiques d'injection rares et cachées

Comparées aux autres modes de consommation, les pratiques d'injection dans les espaces festifs sont rares et semblent essentiellement limitées aux espaces festifs « alternatifs » (c'est-à-dire de courant *underground*) de culture musicale techno ou punk. Cette pratique est couramment appelée par les usagers « shoot » ou « také » (se faire un...). Quelles que soient les substances injectées, ces pratiques auraient généralement lieu à l'écart du milieu festif parce que ce mode de consommation resterait tabou, donc plutôt caché, et que les effets procurés par ces pratiques ne seraient pas toujours adaptés au contexte de la fête. L'injection de cocaïne rendrait en effet très sensible aux stimulations de l'environnement et celle d'opiacés ou de kétamine rendrait l'usager passif et peu enclin à danser.

Les teknivals constituent néanmoins des espaces dans lesquels des pratiques d'injection peuvent être observées, bien qu'elles soient relativement peu visibles. Les consommations auraient en effet souvent lieu dans des camions ou dans des tentes. Les teknivals apparaissent comme les principaux espaces de consommation par voie injectable dans les espaces festifs. Ces grands événements attirent un public assez large de *teuffers*, *travellers*, punks ou de personnes, usagères de drogues, fréquentant plus rarement les événements festifs. Ces espaces, brassant un large public, constituent des contextes relativement favorables à la diffusion des pratiques de consommation, y compris celles d'injection. De plus, il est aussi probable que ces pratiques d'injection soient plus visibles durant les grands événements festifs, parce que la tolérance vis-à-vis des consommations excessives est plus grande dans ce type de contexte. En dehors des teknivals, les pratiques d'injection resteraient davantage marginalisées dans le cadre d'événements festifs plus restreints. La plupart des personnes fréquentant les espaces festifs s'opposeraient vivement à ce type de pratiques qui restent ancrées dans les représentations comme « l'étape ultime ».

L'injection dans les espaces festifs : une pratique de groupe

Le plus souvent la pratique d'injection dans les groupes de *teuffers* serait partagée par tous les

membres. L'un des membres du groupe serait le référent en matière de consommation, « un expert », souvent plus âgé, plus marginal et ayant des consommations plus importantes que les autres. La pratique d'injection constituerait fréquemment le « ciment du groupe » et les consommations auraient lieu au sein du groupe. La personne souhaitant cesser de consommer (ou ne pas consommer par voie injectable) serait le plus souvent contrainte de ne plus fréquenter son groupe. A l'inverse, dans un groupe où les pratiques d'injection sont rejetées, l'injecteur serait rapidement mis à l'écart. Soit les pratiques d'injection seraient partagées dès le départ par les membres du groupe, soit elles seraient isolées et l'individu injecteur finira par changer de groupe, si la pratique ne se divulgue pas au sein de celui-ci.

Evolution de la perception de l'injection dans les espaces festifs

Dans les espaces festifs, les pratiques d'injection seraient relativement stigmatisées car assimilées à la perte de contrôle, à la déchéance et au VIH/sida. Il semblerait que les représentations de l'injection soient variables en fonction de l'âge des personnes : alors que celles qui ont dépassé la trentaine tendent à diaboliser l'usage injecté de drogues, les plus jeunes font preuve de moins d'aversion à l'égard de cette pratique, et sont prompts à l'adopter avec une moindre réticence. Néanmoins la perception générale pourrait évoluer, au moins dans certains espaces. L'injection serait de plus en plus considérée par certains usagers comme peu conséquente, du moment que le « shoot est propre ». Il y aurait également une sorte de fascination autour des pratiques d'injection, véhiculée par certains films et livres, faisant le récit de quêtes initiatiques où l'injection y est une forme d'aboutissement ultime et expiatoire et auxquels les jeunes injecteurs font fréquemment référence (le livre « Flash ou le grand voyage » de Charles Duchaussois, le film « Requiem for a Dream » de Darren Aronofsky, etc.). L'injection susciterait une certaine curiosité et l'expérimentation constituerait une sorte de rituel, pour fêter un événement par exemple. Des demandes d'informations de la part de jeunes *teuffers*, observées dans des stands de prévention lors de récents teknivals, montrent cette

appréhension, associée à une certaine curiosité pour l'injection.

Produits injectés dans les espaces festifs : cocaïne et héroïne principalement

Les usagers consommant par voie injectable dans les espaces festifs seraient pour la plupart également injecteurs en dehors de ces espaces.

Les pratiques d'injection les plus courantes dans les espaces festifs seraient sensiblement les mêmes que dans l'espace urbain, puisque les produits les plus injectés seraient la cocaïne, l'héroïne et les médicaments opiacés. Cependant, la disponibilité importante d'une grande diversité de produits dans les espaces festifs (teknivals et free parties) semble favoriser l'expérimentation de l'injection de produits tels que la MDMA ou la kétamine.

Schématiquement, deux groupes d'usagers injecteurs peuvent être distingués :

- les consommateurs d'opiacés : ces usagers, peu orientés vers les stimulants, s'injecteraient principalement de l'héroïne, du Subutex® ou du Skénan®. Parmi ces usagers, une hausse de l'injection d'héroïne et un recul de celle des médicaments opiacés sont notés, en raison de la disponibilité croissante de l'héroïne et de la baisse de celle des médicaments opiacés. Cette baisse est

notamment liée aux contrôles renforcés pour en limiter le trafic. D'autres usagers, bien plus rares, injecteraient de la kétamine, ce produit deviendrait parfois leur produit privilégié ;

- les consommateurs de stimulants : ce sont les usagers injecteurs les plus nombreux dans les espaces festifs. Ils sont généralement plus jeunes (20-25 ans) que les consommateurs d'opiacés. Ils injecteraient surtout de la cocaïne, puis, pour « gérer la descente », de l'héroïne ou des médicaments opiacés. Il est probable qu'une très large majorité des injecteurs de stimulants s'injectent également des opiacés, à l'inverse des injecteurs d'opiacés qui consommeraient exclusivement des opiacés injectés. Les injections de cocaïne se feraient à répétition, car l'effet ressenti serait court (dix minutes environ chez un usager régulier) et la « descente » serait rapide, violente et angoissante. Les injecteurs de stimulants auraient des consommations plus compulsives que les injecteurs d'opiacés, certains pouvant par exemple s'injecter toutes les vingt minutes. Ces injections à répétition concerneraient moins les injecteurs d'opiacés car l'effet de ces substances durerait plus longtemps. Les amateurs de stimulants injecteraient parfois des amphétamines et de la MDMA, mais ce type d'injections resterait anecdotique.

Caractéristiques des populations fréquentant les espaces festifs et utilisant la voie injectable comme mode d'administration

Les pratiques d'injection dans les espaces festifs (teknivals et free parties) concerneraient une population présentant quelques spécificités, comparée aux autres participants de ces événements consommant des produits psychoactifs sans utiliser la voie injectable. Les injecteurs, très largement des hommes, seraient, en moyenne, un peu plus âgés que les non injecteurs (même si des consommations injectées sont rapportées parmi des jeunes âgés de 18 ans), plus précarisés et marginalisés, souvent nomades ou en errance (notamment les *travellers*). Les usagers injecteurs visibles dans les espaces festifs semblent de plus en plus confinés dans un milieu apparenté à l'exclusion, à la précarité et à l'errance.

Néanmoins, malgré ces caractéristiques communes, les usagers de drogues utilisant la voie injectable dans les espaces festifs ont des caractéristiques relativement hétérogènes, du point de vue

notamment de l'âge et des profils de consommation. Les observations TREND conduites à Paris en 2007 permettent de dégager une typologie des injecteurs dans les espaces festifs à partir de l'âge des usagers.

Les usagers injecteurs les plus jeunes (environ 18-25 ans)

Ces usagers injecteurs, majoritairement en errance, vivraient fréquemment en petits groupes dans des squats et seraient visibles à Paris dans le XVIII^e arrondissement, dans les quartiers des Halles, de Montparnasse et de Saint-Michel. Ils se revendiquent de mouvances culturelles (techno, *travellers*, punk, etc.) et voyagent régulièrement d'une grande ville à une autre, parfois à l'étranger (Royaume-Uni, Pays-Bas, Espagne, etc.). Certains jeunes injecteurs habiteraient encore chez leurs parents mais seraient en voie de rupture avec leur famille et/ou avec l'école. Ces jeunes usagers

vivraient essentiellement de la mendicité.

Dans ce groupe, deux profils peuvent être définis :

- des jeunes *teuffers*, parfois en couple, le plus souvent accompagnés de chiens. L'injection permettrait une certaine sociabilité : intégration dans un groupe, dans un squat, apprentissage des combines pour se procurer des traitements auprès de médecins et de vivre de la revente de ces médicaments, etc. Certains usagers garderaient des liens (souvent discontinus) avec leurs parents, d'autres seraient en situation de rupture. Les substances les plus souvent injectées seraient le Skénan®, le Subutex®, la cocaïne, l'héroïne ;

- des punks, à l'apparence très marginale, généralement venus des pays d'Europe de l'Est, ne parlant souvent pas le français. L'usage des amphétamines est fréquemment rapporté dans ce groupe.

Chez certains de ces usagers, la pratique de l'injection occuperait une partie importante de la journée. Un injecteur régulier pourrait passer une à deux heures par injection, à « chercher ses veines », à « s'essayer », à faire perler le sang à plusieurs reprises jusqu'à trouver enfin la veine, moment vécu comme la découverte d'un véritable « trésor ». En injectant des médicaments contenant des excipients et en aspirant le sang dans la seringue pour diluer le produit, il arriverait parfois que la seringue se bouche. Il faudrait alors la déboucher, re-diluer le produit et chercher la veine à nouveau. Répéter l'injection deux à trois fois par jour correspondrait parfois à quatre à six heures accordées quotidiennement à cette pratique. En ajoutant à cela le temps consacré à se fournir le produit et le temps nécessaire à trouver l'argent permettant de s'approvisionner, l'injection deviendrait plus qu'un simple rituel mais un mode de vie à part entière.

Parcours de consommation et passage à l'injection

Parmi les usagers de drogues utilisant la voie injectable dans les espaces festifs, les parcours de consommation seraient assez variables. Avant d'injecter, les *teuffers* ont la plupart du temps commencé par consommer de l'alcool, du cannabis et des drogues de synthèse. Les injecteurs plus âgés auraient, quant à eux, plutôt consommé de l'alcool, du cannabis, de la cocaïne, de l'héroïne et des médicaments détournés, avant d'utiliser la voie

Les usagers injecteurs les plus âgés (environ 30-45 ans)

Ces usagers fréquenteraient plus souvent que les plus jeunes les structures de prise en charge sanitaire. Ils ne semblent se revendiquer d'aucun mouvement culturel particulier et les teknivals constituent surtout des espaces de consommation et/ou de revente. Dans ce groupe, deux principaux profils peuvent être définis :

- des usagers désinsérés et en errance généralement d'origine française : souvent à la rue depuis dix à quinze ans, ils s'injecteraient principalement du Subutex® et leurs consommations d'alcool seraient très importantes ;

- des personnes d'origine maghrébine : ils fréquenteraient les teknivals et les free parties pour revendre des produits mais également comme espace de consommation. L'héroïne et la cocaïne seraient les produits les plus fréquemment injectés par ces personnes.

Les usagers injecteurs d'âge intermédiaire (environ 25-35 ans)

Ce groupe, plus hétérogène, serait composé de personnes plutôt insérées et ayant un emploi, consommant occasionnellement des produits par voie injectable. Il s'agit principalement d'anciens usagers de drogues par voie injectable qui, ponctuellement, ont des consommations. Certains de ces usagers bénéficieraient de traitements de substitution et consommeraient occasionnellement le week-end de l'héroïne par voie injectable. Une autre partie de ces usagers, plutôt *ex-teuffers*, fréquenteraient de façon occasionnelle les teknivals et s'injecteraient de la cocaïne ou de l'héroïne lors de ces événements. Ces usagers seraient les plus exposés aux risques de surdoses, ne sachant plus toujours doser le produit, par rapport à leur niveau de tolérance amoindri.

injectable.

Les jeunes injecteurs ont souvent réalisé leur première injection à l'occasion d'un teknival ou d'une free partie. Les injections seraient ensuite occasionnelles, intervenant à l'occasion de fêtes, puis se décontextualiseraient de plus en plus des événements festifs ; les autres modes de consommation ne permettant plus d'obtenir les effets recherchés ou obtenus par la voie injectable.

Les « injecteurs novices » se procureraient le plus souvent le matériel d'injection notamment dans les stands de réduction des risques se trouvant dans les espaces festifs, tandis que les « initiés » arriveraient plus fréquemment dans les espaces festifs avec leur matériel d'injection.

Les motivations à recourir à la voie injectable sont nombreuses. Parmi les usagers injecteurs rencontrés lors des observations conduites en 2007, différentes raisons ont été évoquées pour expliquer les motivations de la première injection :

- la tolérance développée au produit et la volonté de potentialiser les effets, surtout lorsqu'il y a peu de produit. L'injection permettrait effectivement d'obtenir davantage d'effets avec moins de produit ;

- le contexte de teknival, la permissivité de cet espace, l'offre de produits, la baisse de vigilance de l'usager après deux jours de fête, voire, la disponibilité de matériel d'injection, pourraient

contribuer à faciliter les passages à l'injection chez des usagers de drogues en quête d'expérimentation ;

- la rencontre avec un groupe d'usagers injecteurs ou la divulgation de cette pratique au sein d'un groupe ;

- les mythes véhiculés autour de l'héroïne et de l'injection qui peuvent être synonymes pour certains de transgression ultime ;

- une mauvaise « descente » ou un mauvais « trip » avec des hallucinogènes. Les opiacés auraient comme effet d'atténuer les hallucinations.

Selon des observateurs, certains jeunes injecteurs auraient une « volonté de tout essayer », de repousser leurs limites (« no fear »), de revendiquer un mode de vie particulier (« no future »), de faire partie d'un cercle d'injecteurs, d'avoir un certain statut, d'être en marge du système. La recherche de sensations associées à l'usage injecté du produit (désir « hédoniste ») ne serait donc pas la seule motivation au passage à l'injection.

Infections virales et pratiques de réduction des risques chez les usagers injecteurs dans les espaces festifs

Connaissance partielle des risques de transmission du virus de l'hépatite C (VHC)

Les observations TREND Paris conduites en 2007 dans les espaces festifs témoignent d'une réelle volonté des usagers injecteurs de réduire les risques liés à la pratique de l'injection. La plupart d'entre eux semblent connaître les risques infectieux (notamment VIH et VHC) par le partage des seringues. Il semble en effet ancré dans les représentations que ces pratiques sont dangereuses et celles-ci resteraient relativement peu fréquentes.

En revanche, il y aurait une méconnaissance importante, notamment chez les jeunes injecteurs, des risques de contamination (principalement par le VHC) lors du partage du matériel (coupelle, cuillère, filtre, etc.) et de l'eau servant à la préparation de l'injection. Les coupelles et/ou l'eau seraient parfois partagées lorsque les usagers mettent en commun leurs produits. Les usagers semblent aussi ignorer les risques de transmission manuportés.

Enfin, il est à noter que, même parmi les usagers qui connaissent les risques élevés liés à la voie injectable, la consommation d'alcool, de médicaments détournés de leur usage et les mélanges de produits en général tendraient à réduire la vigilance et les comportements de prévention face à ces risques.

Des modes d'injections à risque, notamment parmi les plus jeunes

Les observations conduites en 2007 auprès des usagers consommant par voie injectable dans les espaces festifs semblent indiquer que le nouveau filtre à membrane en polypropylène (Sterifilt®) est peu utilisé car certains usagers continuent d'associer la transparence du produit filtré à un produit « vidé de son principe actif ». Les jeunes injecteurs chaufferaient la plupart des substances, pensant ainsi purifier les produits. Les médicaments opiacés seraient peu filtrés et les excipients provoqueraient des abcès fréquents et des obstructions des veines. Il y aurait aussi une méconnaissance des différents points d'injection. Les jeunes usagers auraient également tendance à réinjecter plusieurs fois par jour au même endroit, ce qui détruirait leur capital veineux. L'injection fréquente de cocaïne parmi les jeunes injecteurs conduirait aussi à des pratiques très compulsives et des injections pouvant se répéter plusieurs fois par heures, entraînant une multiplication des prises de risque. Enfin, beaucoup de jeunes injecteurs d'héroïne ne connaîtraient pas ou n'utiliseraient pas l'acide ascorbique ou citrique pour diluer l'héroïne brune, mais des citrons, ce qui présenterait des risques infectieux (notamment des candidoses systémiques).

La visibilité du matériel d'injection dans les espaces festifs peut-elle inciter aux pratiques d'injection ?

La mise à disposition facilitée du matériel d'injection constitue une des stratégies, adoptée en 1987, pour favoriser l'usage unique et non partagé des seringues. Cette stratégie a permis de réduire de façon très notable les contaminations par le VIH chez les usagers de drogues injecteurs, comme en témoignent le faible nombre de nouveaux diagnostics VIH chez les usagers de drogues et, parallèlement, le faible nombre d'usagers de drogues diagnostiqués tardivement au stade sida.

Néanmoins, compte tenu de la prévalence du VHC déjà élevée parmi les jeunes usagers injecteurs, la réduction des risques de transmission du VHC constitue une préoccupation importante des acteurs de prévention, des groupes d'auto-support ou des acteurs du milieu associatif. Les observations issues du dispositif TREND Paris montrent, comme c'était déjà le cas en 2004 (*cf.* rapport TREND Paris www.ors-idf.org/etudes/pdf/TrendRapport2004.pdf) que, parmi ces acteurs, la question de la disponibilité du matériel d'injection dans les événements festifs constitue un thème controversé.

Certains souhaitent que des communications assez larges soient diffusées, accompagnées d'actions ciblées auprès des plus jeunes injecteurs. Selon eux, les pratiques d'injection ont toujours été présentes

dans les espaces festifs mais elles seraient désormais moins cachées. Dans cette logique, et pour réduire davantage les risques, il serait nécessaire de mettre les kits d'injection en avant sur les stands de prévention, en essayant de parler de cette pratique de façon plus ouverte. Selon ces acteurs de prévention, l'absence de visibilité du matériel d'injection, ou son manque d'accessibilité, peuvent conduire à des prises de risque parmi des usagers qui n'oseraient pas demander des seringues dans un environnement où cette pratique reste encore très stigmatisée.

En revanche, pour d'autres acteurs de prévention, la disponibilité trop visible des seringues sur les stands de prévention, à l'occasion de certaines manifestations festives, pourrait parfois contribuer à favoriser le passage à ce mode d'usage dans un contexte très particulier. La mise à disposition trop visible de matériel d'injection pourrait contribuer à déstigmatiser l'acte d'injecter, c'est-à-dire à le rendre plus acceptable, plus commun, plus banal, donc moins grave. L'ambiance de permissivité, la grande disponibilité et offre des drogues, la déshinhibition, parfois la confusion induite par les effets des produits déjà consommés, la fatigue accumulée, l'envie d'expérimenter de nouvelles sensations, peuvent favoriser le passage vers la voie injectable. Selon ces acteurs de prévention, la diffusion de kits d'injection devrait être plus restreinte.

L'épidémie importante de VIH/sida parmi les usagers de drogues utilisant la voie injectable a conduit les pouvoirs publics à mettre en place, à partir de la fin des années quatre-vingts, la politique de réduction des risques, consistant à informer les usagers de drogues des risques liés à leur consommation et des moyens de les limiter, à faciliter l'accès au matériel d'injection, à mettre à disposition des traitements de substitution aux opiacés pour les usagers souhaitant s'engager dans cette démarche et, de façon plus générale, à améliorer la prise en charge sanitaire et sociale en favorisant les contacts avec les usagers de drogues (en particulier à travers le dispositif de première ligne). Cette politique a entraîné une réduction importante de l'usage d'héroïne en France, des pratiques d'injection, et, pour les usagers utilisant la voie injectable, des pratiques de partage des seringues. D'un point de vue épidémiologique, elle a notamment permis une diminution sensible du nombre de décès par surdoses et de contaminations par le VIH. Pour autant, ces actions n'ont pas permis de réduire l'incidence du VHC et les données issues de l'enquête Coquelicot conduite en 2004 par l'InVS montrent que les contaminations interviennent rapidement dans le parcours de consommations des usagers injecteurs.

Cependant, les pratiques d'injection perdurent et, depuis quelques années, l'émergence de nouveaux groupes d'usagers injecteurs est notée, notamment dans les événements festifs de type « alternatif » (teknivals, free parties). Ce mode de consommation reste néanmoins marginal. Les produits qui y sont les plus injectés sont la cocaïne, l'héroïne et les médicaments opiacés. Le plus souvent, les usagers injectent la cocaïne, puis, pour « gérer la descente », l'héroïne ou les médicaments opiacés. Les usagers injecteurs visibles dans les espaces festifs sont très largement des hommes, généralement plus âgés que les usagers de drogues de ces espaces n'utilisant pas la voie injectable, plus fréquemment dans des situations de précarité. Les plus jeunes injecteurs vivent souvent en groupe, dans des squats, et se revendiquent de mouvements contre-culturels. Les plus âgés n'ont pas d'appartenance culturelle marquée et utilisent principalement les événements festifs comme espaces de consommation. Les modes d'injection, surtout des plus jeunes, présentent des risques infectieux importants, du fait de leur méconnaissance des effets sanitaires de telles pratiques.

Ces différents constats plaident en faveur d'un renforcement des informations sur la prévention des risques infectieux en direction des nouveaux usagers de drogues injecteurs, mais surtout du développement d'actions, notamment dans les espaces festifs, visant à prévenir l'usage de la voie injectable, du fait des risques élevés de ce mode d'administration.